Extraits de Verdun, le premier choc à la 72e Division, Brabant – Haumont - Le bois des Caures (21-24 février 1916), Lieutenant-Colonel A. GRASSET, éd. Berger-Levrault, 1926 :

Résumé des chapitres d'introduction

Début 1916 les Français s'attendaient à une attaque de grande ampleur, mais ne savaient pas sur quelle partie du front. Il y eut quelques signes d'activité dans la région de Verdun, mais ce secteur, calme depuis le début de la guerre, ne fut pas particulièrement renforcé. Les Allemands l'avaient pourtant pris pour objectif dès la fin de décembre 1915. L'offensive, s'inspirant de l'attaque française de la Somme en septembre 1915, devait être la plus puissante de l'histoire. Son but : épuiser les forces françaises qui ne lâcheraient jamais la forteresse, pour mieux rompre le front plus tard dans un autre secteur. La date de l'assaut était d'abord fixée au 12 février, mais le mauvais temps incitât au dernier moment les Allemands à la reporter au lendemain, puis le mauvais temps continuant, elle fut repoussée de jour en jour jusqu'au 21. Hors le 11 au soir des déserteurs qui se disaient Polonais, terrifiés par la future tuerie, alertèrent les Français. Ainsi des renforts d'infanterie, dont le 60e RI, et d'artillerie furent aussitôt dirigés sur Verdun. L'alerte sur le front français dura jusqu'au 15 puis pour relâcher la tension les lignes arrières furent allégées.

Pendant ce temps, les Allemands, massés l'arme au pied dans les tranchées de départ, vivaient dans des conditions terribles. Constamment mouillés et transits de froid, ils mangeaient froid, ne recevant qu'irrégulièrement du vin ou de l'eau-de-vie.

Le 20 février, jour de la pleine lune, les vents du nord-est du soir chassant la pluie, le quartier général allemand en conclut qu'une période de beau temps allait commencer et que le signal de l'attaque pouvait être donné.

La nuit du 20 au 21 février. Arrivée du 60e.

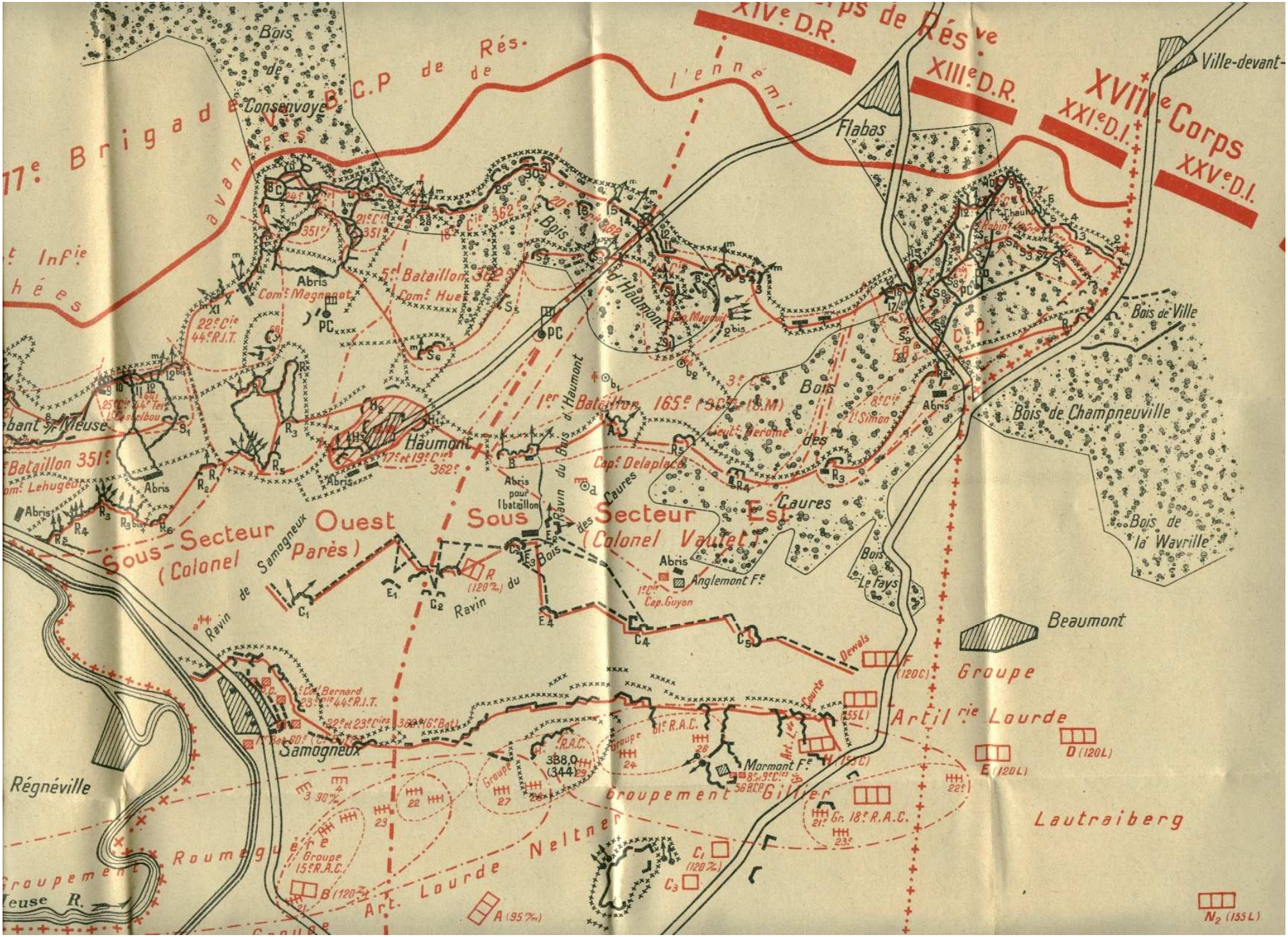
Nuit calme, profondément. Un ciel clair et constellé d'étoiles. Les flaques d'eau des pluies de ces derniers jours se figeaient dans les boyaux et dans les trous d'obus, sous une gelée vigoureuse.

Les artilleurs nouvellement arrivés ont profité des dernières lueurs du jour pour régler leur tir et , jusque très tard, des coups de canon se sont égrenés, nonchalants, dont les bois se renvoyaient indéfiniment l'écho.

On compte bien profiter du beau temps pour réparer les tranchées détériorées par l'eau et pousser les travaux sur la deuxième position de défense. Le 60e régiment d'infanterie, de la 14e division, est chargé de cette mission.

Il était cantonné à la caserne Chevert et au fort de Belrupt. A 20 h 20, il reçoit l'ordre de se rendre immédiatement dans le secteur de la 72e division. (…)

Les bataillons Peyrotte (2e) et Falconnet (3e), embarqués en chemin de fer, ne débarquèrent à Charny qu'à 4 h 30. Le lieutenant-colonel de Pirey, commandant le régiment, les conduisit à la côte 344 (338), où ils arrivèrent à 6 h 30, comme le jour se levait. Le colonel emmena ses chefs de bataillon reconnaître le terrain qu'ils avaient à organiser.



Front nord de Verdun le 21 février 1916 à 7 h

La journée du 21 février

Dès 7 h 15, les obus déferlaient avec une violence inouïe sur le mamelon 338 (344) où nous avons laissé le lieutenant-colonel de Pirey, commandant le 60e, exécutant une reconnaissance de terrain avec les officiers de ses 2e et 3e bataillons, chargés de pousser l'organisation défensive de cette position. Aucun travail n'était possible pour le moment. Le colonel arrêta ses reconnaissances, groupa ses deux bataillons dans le ravin à l'est de Bras, que les obus ne semblaient pas visiter encore, et se rendit à Bras, pour demander des instructions au général Bapst. Il était de retour à 8 h 30, avec l'ordre de laisser ses bataillons à l'abri là où ils se trouvaient : le bataillon Duffet (1er) dans Samogneux ; les bataillons Peyrotte (2e) et Falconnet (3e) dans les carrières de Bras. Le 60e était réservé à la disposition du général commandant le 30e corps.

La journée du 22 février

(Dans la journée du 22 février, malgré la résistance de la 72e division, les Allemands avancent partout. Il ne reste que des débris des 56e et 59e bataillons de chasseurs dans le bois des Caures où le lieutenant-colonel Driant est tué vers 18 h 00, en essayant de rejoindre Beaumont.)

Mais à la même minute *(18 h 30)*, les renforts demandés à 17 heures arrivaient. Le lieutenant-colonel de Pirey, commandant le 60e, se présentait à la batterie C *(où se trouve le colonel Vaulet)*, devançant un bataillon de la compagnie de mitrailleuses de son régiment.(…) Les ordres sont immédiatement expédiés :
- au lieutenant-colonel de Pirey, commandant le 60e, d'aller au bois Le Fays par la route de Ville, avec le bataillon Peyrotte (2e) et la compagnie de mitrailleuses de son régiment ; de grossir son détachement de tous les isolés qu'il rencontrera et de refouler l'ennemi dans le bois des Caures ; (…)

Le détachement de Pirey occupe le bois Le Fays

Le bataillon Peyrotte (2e) du 60e, arrive, vers 19 heures, à la batterie C. Il a mis près de deux heures à parcourir les 4 km qui sépare cette batterie du ravin, à 1500 m à l'est de Bras. Il a dû traverser des barrages serrés et il a subi des pertes.

Le colonel Vaulet expose lui-même au commandant Peyrotte ce qu'il sait de la situation, qui est assez trouble. Aucun renseignement sur le terrain où l'on va combattre, en pleine nuit. Le commandant dispose d'un fragment de carte au 1/80000e, qu'il a bien du mal à consulter dans l'obscurité, au milieu des éclairs et du fracas des explosions se succédant avec rapidité. D'ailleurs, il faut se hâter : il y a une route ; on va la suivre. Les capitaines sont réunis en tête du bataillon. La compagnie Pertuis (6e) sera d'avant-garde, à cheval sur la route ; la compagnie Lambert (7e) marchera en échelon à droite ; la compagnie Colin (8e), en échelon à gauche ; la compagnie Boivin (5e) suivra, en réserve, sur la route. Objectif : le bois Le Fays. Axe de mouvement : la route. La nuit est assez claire, les communications seront possibles. Quelques paroles de réconfort, et on part.

Le lieutenant-colonel de Pirey a approuvé ces dispositions. Il suivra la compagnie Boivin (5e) avec la compagnie de mitrailleuses Valbert. La section du sous-lieutenant Cattier (5e), un officier extrêmement énergique restera à l'embranchement des chemins de Ville et de Louvemont, pour y arrêter les isolés non blessés et en former une unité que l'on emploiera plus tard. Un poste de secours est installé à 500 m environ du carrefour, dirigé par le Dr Ballet.

La marche est pénible ; la liaison difficile avec les unités détachées ; le terrain est très mouvementé et favorable aux surprises. La route, défoncée par les obus, suit d'abord un ravin vers le nord-est, surplombée à droite et à gauche par des mamelons boisés. A la côte 240, elle se redresse vers le nord, longeant le versant occidental de la vallée qui s'élargit.
Or, le bois Le Fays est justement sur ce versant occidental, n'empiétant que par quelques taillis sur le côté droit de la route. Une connaissance sommaire du terrain eût fait sentir la nécessité d'aborder le bois par la crête au nord de Mormont, c'est-à-dire par l'ouest. Mais du terrain et de la disposition de l'objectif, personne n'avait aucune idée. On savait seulement que l'on marchait à l'ennemi et l'unique préoccupation qui demeurât, dans cette obscurité, était de ne point s'éloigner de la route, pour ne pas s'égarer. A 20 heures, à 240, on se heurte aux 21e et 24e compagnies du 365e, arrêtées là, en halte gardée ; le lieutenant-colonel de Pirey en prend le commandement. Puis, avant d'aller plus loin, il pousse des patrouilles en avant de la route, et rend compte qu'il n'a pas encore rencontré l'ennemi.

Au compte rendu du lieutenant-colonel de Pirey, qui, arrivé à la côte 240, disait n'avoir pas encore rencontré d'ennemi, le colonel Vaulet répondait, à 21 h 10 :

« Il n'est pas étonnant que vous n'ayez rien rencontré à 240, mais poussez, poussez sur la route de Ville et rejetez sur les Caures l'ennemi qui est encore faible dans cette région. Un bataillon du 2e zouaves va venir à 240. Beaumont est tenu par le 208e. Le bataillon de zouaves ne s'engagera que sur mon ordre. »

La compagnie Pertuis (6e), suivant la route, longe donc la lisière est du bois Le Fays et pousse sur Joli-Cœur. Quelques coups de fusil éclatent, mais ce ne sont que des patrouilles qui poursuivaient les derniers débris des chasseurs. Elles se retirent.

Dans la vallée, à droite, la compagnie Lambert (7e) progresse facilement, aucun obstacle ne s'opposant à sa marche. Au contraire, à gauche, la compagnie Colin (8e) après avoir franchi une crête boisée et être descendue dans un ravin escarpé où le cheminement est difficile à travers les ronces, se heurte à la lisière du bois Le Fays. Des coups de fusil l'y accueillent, qui, heureusement, ne causent aucune perte. Cette compagnie, vigoureusement conduite, aborde la lisière faiblement occupée et s'enfonce dans des taillis sous futaies, où des arbres renversés par les gros obus rendent la marche fort difficile.

L'ennemi ne tenait pas. Les éclaireurs de la compagnie Colin gagnent la lisière nord du bois Le Fays, séparée de ce que l'on suppose, dans l'obscurité, être le bois des Caures, par une clairière, large, en moyenne, d'une centaine de mètres. Des patrouilles sont poussées dans ce bois, au contact immédiat d'un ennemi dont il est impossible d'apprécier la force.

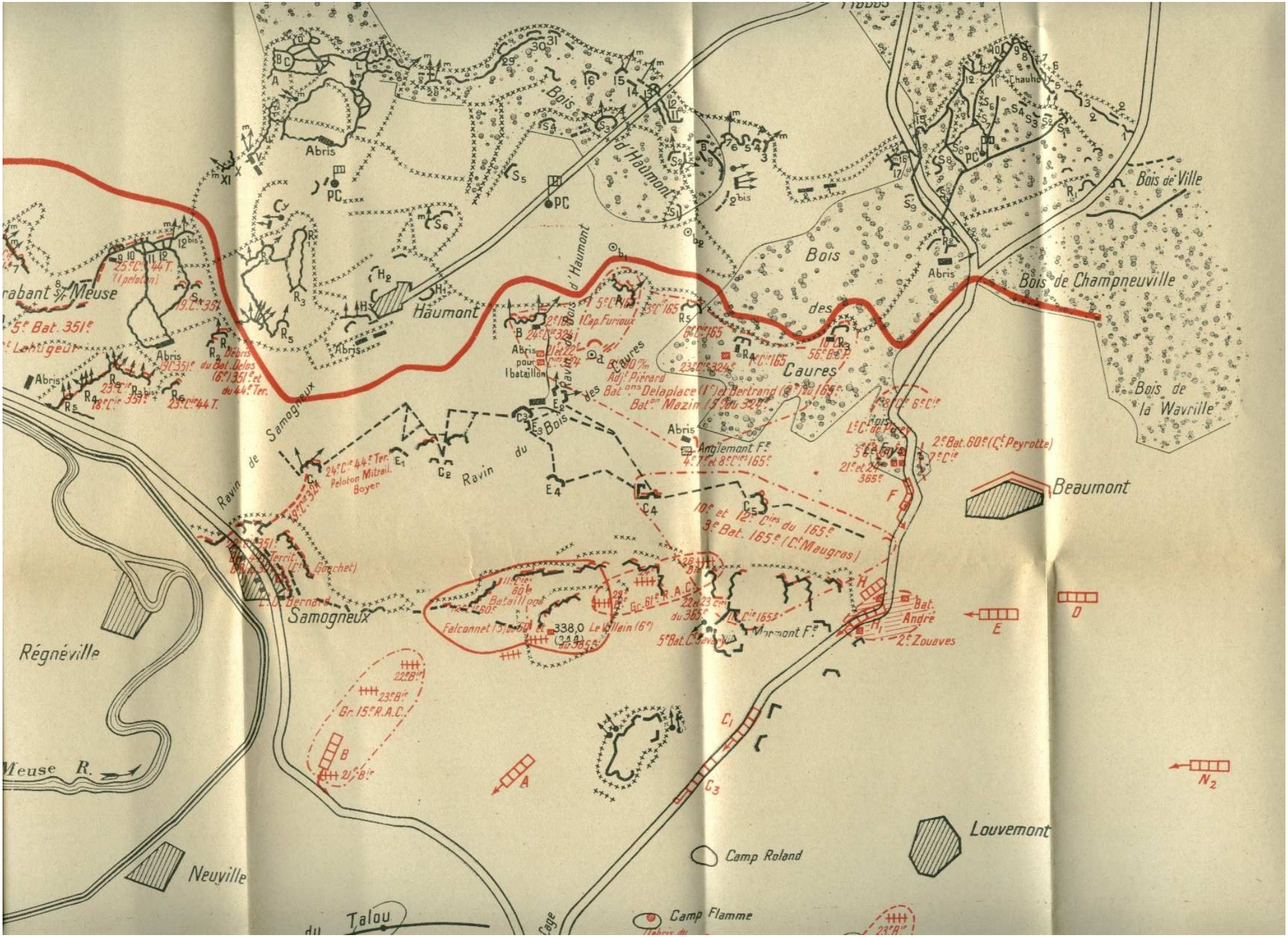
Les éclaireurs de la compagnie Pertuis (6e) sont arrêtés, eux aussi, vers la ferme Joli-Cœur.

L'objectif assigné était atteint, puisqu'on tenait le bois Le Fays. Un dispositif d'attente est pris : la compagnie Pertuis (6e), face à Joli-Cœur ; la compagnie Lambert (7e), face à Beaumont, reliée à ce village par des patrouilles ; la compagnie Colin (8e) renforcée par une section de mitrailleuses, à la lisière nord du bois Le Fays, envoyant des patrouilles vers Anglemont, pour chercher la liaison avec les nôtres de ce côté.

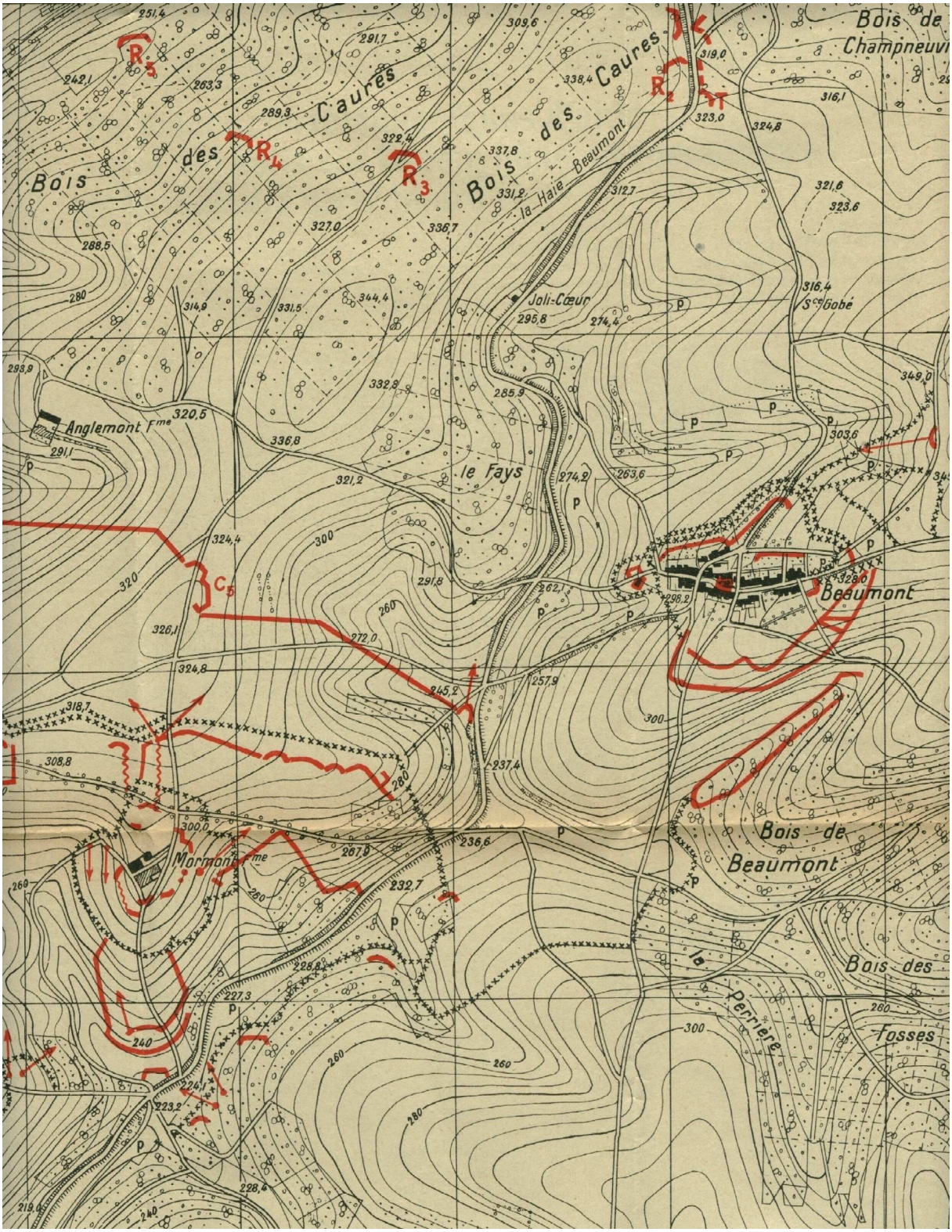
A 2 heures du matin, le bombardement cessa. C'était la première accalmie depuis dix-neuf heures. Les nerfs douloureux se détendirent et, malgré la présence immédiate de l'ennemi, dans la nuit glacée, on dormit.

Un chasseur cherchait le colonel. Il lui remit un billet, daté de 16 heures, qui était un appel suprême. R1 et R2 étaient perdus ; Driant demandait des renforts…

Des renforts… à quoi bon maintenant ? Il est bien trop clair que l'heure est passée ! Un grand silence de mort plane sur le bois des Caures, et le ravin descendant du bois vers Beaumont est jonché de cadavres de chasseurs. A tout hasard, une patrouille est envoyée par Joli-Cœur vers R2, avec l'ordre de pousser le plus loin possible. Elle n'est pas revenue.



Front le 22 février au soir à minuit



Situation du bois le Fays, au sud du bois des Caures

La journée du 23 février

Au point du jour, le détachement de Pirey était installé de son mieux dans le bois Le Fays où il avait mission d'empêcher l'ennemi de déboucher du bois des Caures et de la Wravrille.

La disposition du bois Le Fays, exposé à l'est sur la pente orientale d'un mamelon, y rendait facile la surveillance des régions de Beaumont et de la Wravrille, dont le panorama accidenté, jonché des cadavres des chasseurs de Driant, se déroulait devant l'abri servant de P.C. au lieutenant-colonel de Pirey, sur le chemin de Beaumont à Anglemont, à l'ouest et près de la route. Du côté du nord, au contraire, où une clairière mal définie séparait à peine le bois Le Fays du bois des Caures, l'ennemi était là, caché à proximité immédiate et la tâche était plus difficile.

Les compagnies Pertuis (6e) et Collin (8e) sont dans le bois, face au nord ; la compagnie Lambert (7e), à la lisière ouest, face à Anglemont ; la compagnie Jacob (21e) du 365e, face à Beaumont. Restent disponibles : la compagnie Boivin (5e) du 60e, la compagnie de mitrailleuses Walbert et la 24e compagnie du 365e. On a creusé des tranchées. A Joli Cœur, on a trouvé des approvisionnements de fils de fer, déposés là par les chasseurs et avec cela on a enlacé les arbres sur une grande profondeur, de sorte qu'un obstacle vraiment efficace a pu être créé sans trop de peine, que les obus de l'ennemi ne rendent que plus inextricable.

Depuis 4 heures, le bombardement a repris, très violent. Le bois Le Fays n'est pas particulièrement battu, mais de puissants barrages l'isolent de Mormont, d'Anglemont et de Beaumont. Aucun ordre ; aucun renseignement… Des coureurs envoyés vers le colonel Vaulet ne sont pas revenus. On attend, tandis que le fracas des explosions n'empêche pas d'entendre : à droite, vers la Wravrille, à gauche vers Anglemont, au nord vers R2 le crépitement de la fusillade qui s'est allumée partout.

A midi, voici un ordre du colonel Vaulet. Il est daté de 2 heures du matin ; il parle d'une attaque que le bataillon Bertrand (2e) du 165e doit exécuter à 6 heures d'Anglemont sur le bois des Caures, et qu'il faut appuyer…

Il est trop tard ! En avant, quand même ! La compagnie Lambert (7e), à laquelle est adjointe une section de mitrailleuses, va gagner la crête qui s'élève entre le bois et Anglemont. Cette compagnie cherchera à se relier au bataillon Bertrand, tandis que les compagnies Pertuis (6e), Collin (8e) du 60e et Jacob (21e) du 365e, attaqueront vers le nord, en direction de R2, accompagnées par les 3 sections de mitrailleuses restantes de la compagnie Walbert. Le reste du détachement sera disponible dans le bois Le Fays, pour garder le point d'appui et surveiller la direction de Beaumont, où l'on se bat.

Mais l'attaque, commencée à 13 heures, n'a pas le temps de se développer. A peine est-elle déclenchée qu'elle est prise dans un violent tir de barrage, disloquée et clouée au sol. Quant à la compagnie Lambert (7e), elle n'a pas parcouru 300 mètres dans la direction d'Anglemont qu'elle est balayée par une ruée d'infanterie qui, justement, déferlait du bois en face d'elle.

Les Allemands marchent coude à coude, la baïonnette haute, en chantant… Il y a là au moins un régiment sur plusieurs lignes. Bousculée, la compagnie est rejetée sur C5 ; Lambert, grièvement blessé, reste aux mains de l'ennemi. La compagnie Jacob (21e) du 365e, lancée à la contre-attaque pour la dégager, est bousculée aussi et rejetée comme elle.

Dans le bois, l'attaque venant du nord est contenue, mais par la destruction des compagnies Lambert et Jacob, les communications avec l'ouest et le sud sont gravement menacées. Une nouvelle contre-attaque est nécessaire de ce côté ; le commandant Peyrotte la demande à la compagnie Boivin (5e) qui, brillamment, arrête l'ennemi, mais au prix de pertes graves. Cette unité est décimée. Le lieutenant Boivin est hors de combat ; de même le lieutenant Duchaillut et l'adjudant Tym. Il n'y a plus de troupe disponible, car la 24e

compagnie du 365e a dû être envoyée vers le nord, au secours de la compagnie Pertuis, mais à 14 heures, le bois Le Fays est toujours inviolé.

Victoire précaire ! A ce moment, à droite, le bois de la Wravrille était enlevé à la 51e division et Beaumont était menacé. Le lieutenant-colonel de Pirey n'avait rien à opposer à une nouvelle ruée probable de l'ennemi, venant peut-être à la fois du nord, de l'est et de l'ouest. La prudence eût peut-être dicté un repli… L'ordre de tenir le bois Le Fays n'autorisait pas cette solution et le lieutenant-colonel se contenta de demander des renforts.

(A noter que les versions des combats du 23 février 1916 de l'historique, du livre d'or et du témoignage de Constant Vincent diffèrent de ce récit. D'après A. Grasset la 7e compagnie a attaqué à l'ouest vers Anglemont, alors que la veille le 22 elle était postée à l'est face à Beaumont. L'historique et le livre d'or du 60e RI disent que dans la journée du 23 la 7e s'est retranchée devant et sur la route à l'est. Donc il est probable qu'elle n'a pas attaqué à l'ouest, seule la 21e Cie du 365e l'a fait et a été repoussée sur C5. A Grasset a pu confondre avec la 8e compagnie dont il ne parle pas, mais dont l'historique, le livre d'or et Constant Vincent de la 5e compagnie disent qu'elle a attaqué dans le bois des Caures au nord-ouest, fut encerclée et faite prisonnière. Or ce n'est pas Collin qui la commandait, mais d'abord Duchaillut qui, blessé, passe le commandement à Lambert. A Grasset dit qu'un Lambert commandait la 7e, il aurait confondu.
Pour la suite du récit, il faudrait donc inverser les 7e et 8e compagnies.
Quant à la 5e, l'historique précise que pendant sa contre-attaque le lieutenant Boivin fut blessé à l'épaule et passa le commandement au sous-lieutenant Cattier, et qu'une compagnie du 2ème zouaves vient ensuite la renforcer.)

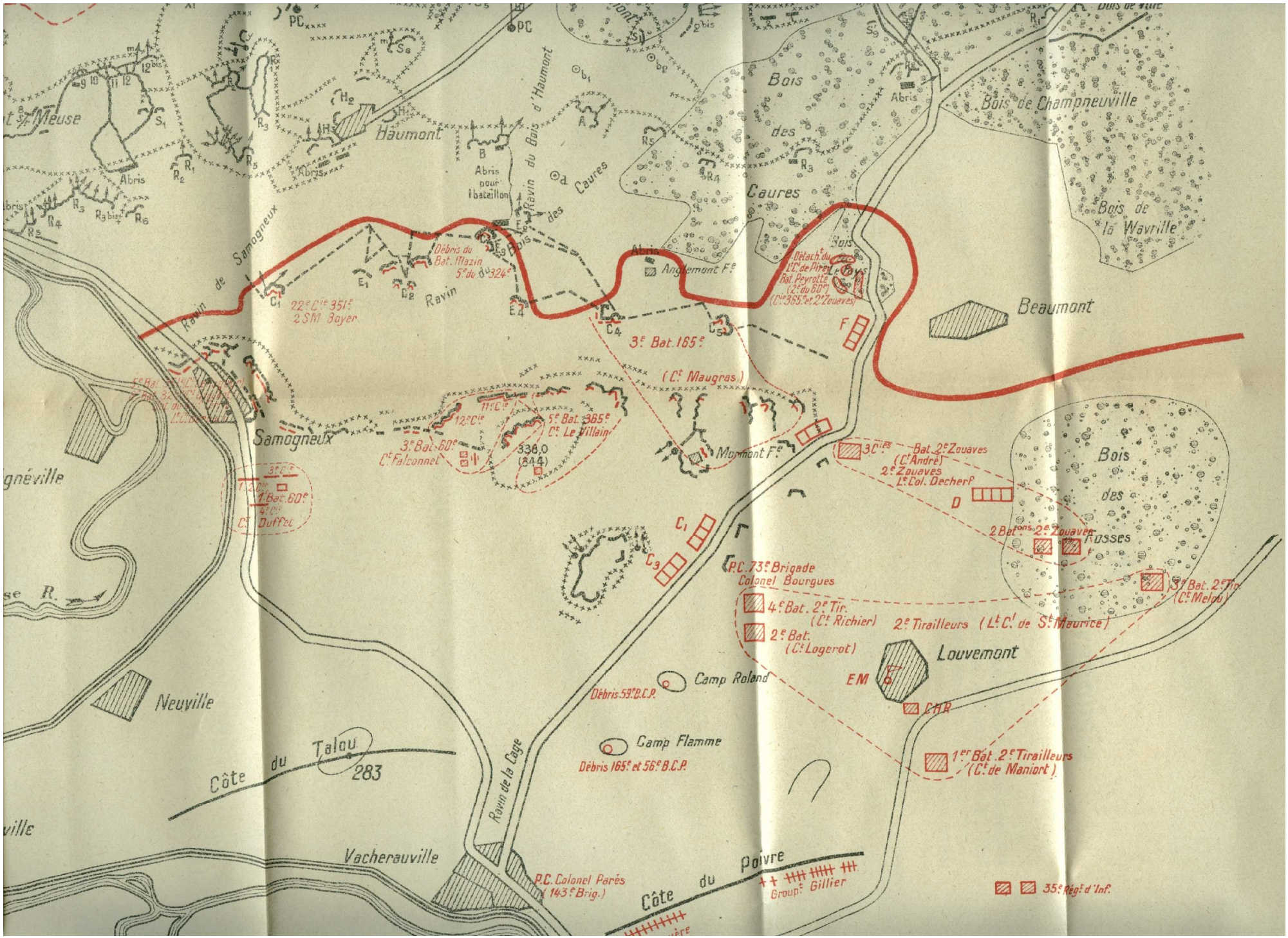
L'agent de liaison que le lieutenant-colonel de Pirey avait envoyé à 14 heures demander des renforts, avait rencontré au carrefour 240 le bataillon André du 2e zouaves. Mis au courant, et sans autre intervention, le commandant André se hâtait d'acheminer la compagnie Cordier vers le bois Le Fays. A cette unité se joignit une section du 2e tirailleurs, appartenant sans doute au bataillon Logerot, et venue en patrouille dans cette région, qui, ayant perdu ses officiers et ses gradés, ne trouva rien de mieux à faire que d'aller, elle aussi, où l'on se battait.

Quant ce renfort arriva dans le bois, ayant traversé un barrage de gros obus qui occasionna quelques pertes, le détachement de Pirey attendait le choc de l'ennemi. La compagnie Colin (8e) était face à Beaumont, dans une tranchée, à l'est de la route de Ville ; la compagnie Pertuis (6e) et la compagnie de mitrailleuses Walbert barraient cette dernière route ; la compagnie Boivin (5e) ou plutôt ses débris, dont le lieutenant Schmidt venait de prendre le commandement, tenait le chemin d'Anglemont ; la 24e compagnie du 365e était disponible dans le bois. La compagnie Cordier reçut l'ordre de grossir cette réserve. Un caisson de munitions était arrivé de Vacherauville ; chaque homme remplit de cartouches ses cartouchières et ses poches.

A 15 heures, l'ennemi cherche à attaquer. De ci, de-là, dans le bois, des groupes de feldgrau se lèvent. Des salves les clouent au sol et nulle part, aucune fraction ne parvient jusqu'aux fils de fer de la défense.

A 21 heures, en pleine obscurité, un nouvel assaut… Encore une fois, pour ménager les munitions, car on ne sait pas ce que sera la nuit qui commence, le commandant Peyrotte a donné l'ordre de ne tirer que par salves et seulement quand on distinguera l'ennemi. Ceci aura l'avantage de maintenir le moral au point où il est et où il doit rester.

Au total, à minuit, devant le bois Le Fays que ses colonnes débordaient de partout, l'ennemi n'avance pas. Seules, ses patrouilles continuent à se glisser, tenaces et hardies, entre nos unités, à la faveur des buissons, le long des fossés.



Front le 23 février au soir à minuit (une erreur, Beaumont n'est pas encore prise par les Allemands à minuit)

La journée du 24 février

L'attaque allemande avait déferlé aussi sur le bois Le Fays.

Là, la nuit a été fort agitée pour le détachement du lieutenant-colonel de Pirey, resté au contact immédiat de l'ennemi, menacé d'encerclement et coupé de toute communication avec l'arrière. Cette communication, le lieutenant-colonel a plusieurs fois essayé de la rétablir. Six coureurs sont partis successivement : aucun n'est revenu.

Au surplus, les hommes ont beaucoup souffert du froid qui a été très vif. Au point du jour, la neige est tombée et le ravin montant d'une part vers Beaumont, de l'autre vers le bois des Caures est recouvert d'un linceul blanc sur lequel les cadavres des chasseurs marquent des taches sombres.

Vers 7 heures, le bombardement a recommencé, d'abord lent, puis de plus en plus violent. A midi, les explosions se succédaient avec une rapidité effrayante. Les obus de 210 arrivaient par séries de quatre, broyant tout.

A 13h30, ce fut l'attaque : une attaque torrentielle.

Dans le bois, la compagnie Pertuis (6^{e}) et les débris de la compagnie Lambert (7^{e}), groupés par le lieutenant Ronjod, sont tout de suite au corps à corps et luttent à coup de baïonnette.

A l'est, c'est Beaumont qui est débordé. Du poste d'observation du commandant Peyrotte, où le lieutenant-colonel de Pirey était venu s'installer, on a vu d'abord des groupes de 50 hommes franchir au pas de course la crête dominant le village au nord, puis des masses. Deux mitrailleuses étaient en batterie de ce côté ; une partie de la compagnie Colin voyait l'objectif. La compagnie Cordier du 2^{e} zouaves y fut mise en ligne aussi et pendant trois quarts d'heures, sur toute la lisière orientale du bois Le Fays, une fusillade acharnée crépita, prenant en flanc les masses allemandes qui tentaient de marcher sur Beaumont et leur occasionnant des pertes visibles. A 14h30, l'ennemi refluait vers le nord.

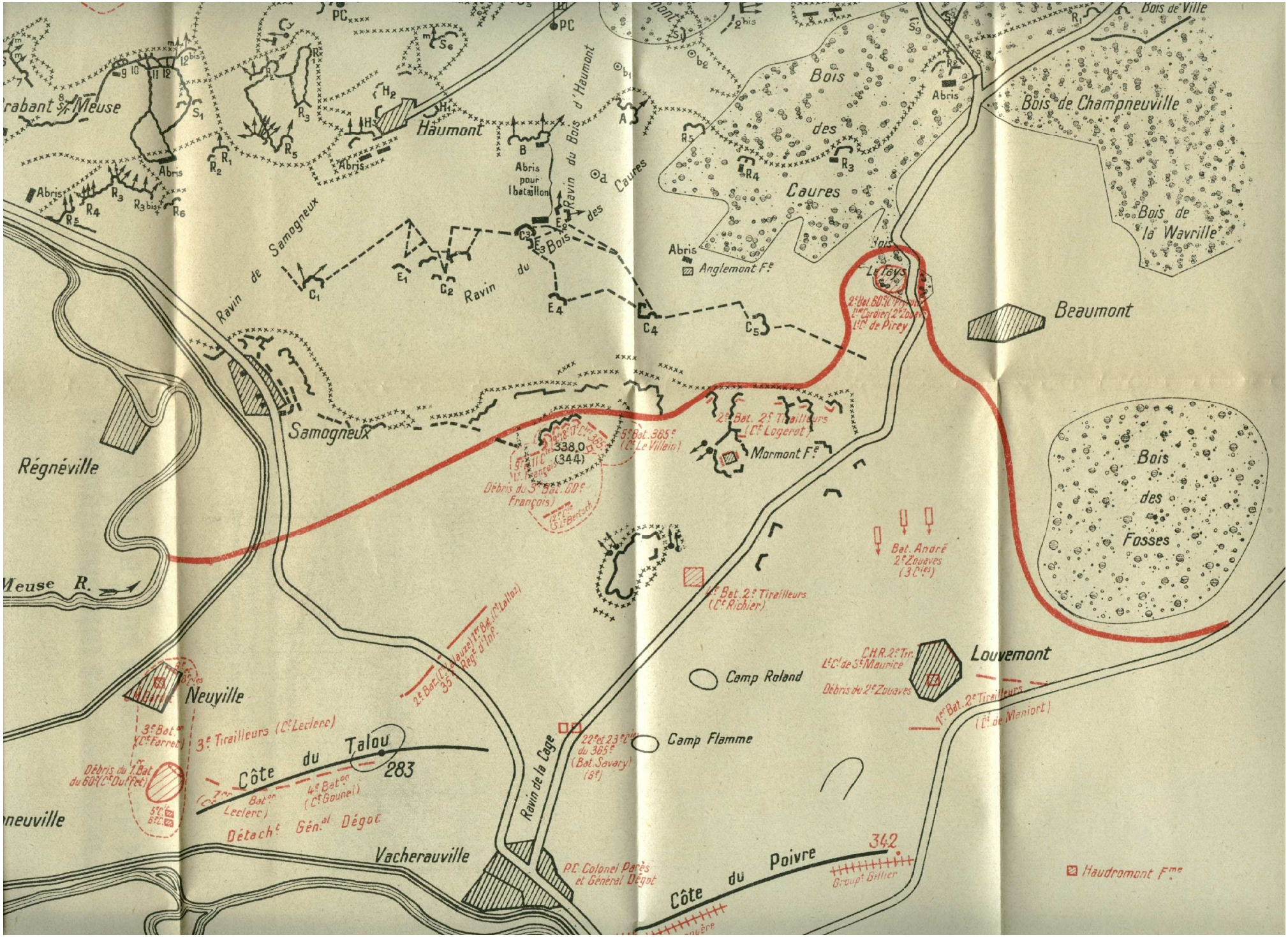
Mais d'autres colonnes étaient entrées dans Beaumont par l'est. Vers 15 heures, une puissante ligne de feu se constituait à la lisière ouest du village, à 400 m de la lisière du bois, interdisant, au surplus, toute retraite au détachement de Pirey par la route de Ville et 240.

Au nord, dans le bois, la pression continuait, violente, et un moment, la frêle ligne de la compagnie Pertuis (6^{e}) parut sur le point de céder. Le commandant Peyrotte conduisit lui-même de ce côté la compagnie du 365^{e}, la seule réserve qui lui restât, et encore une fois, la progression de l'ennemi fut arrêtée sur ce front, au moins pour quelque temps.

Alors, un danger se révèle à gauche. Une patrouille envoyée vers Anglemont pour chercher la liaison avec le 165^{e}, vient de rendre compte que l'ennemi creuse des tranchées sur la crête séparant Anglemont du bois Le Fays. C'est donc que l'ouvrage C5 a été abandonné et que la tenaille se ferme sur les défenseurs du bois. Le sergent Cahen va vérifier ce renseignement alarmant, et il le confirme. N'importe, on tiendra encore !

Entre temps, incident banal, un gros obus a écrasé le P.C. du lieutenant-colonel de Pirey, et celui-ci va s'installer plus au sud, dans les ruines de l'épaulement d'une pièce de marine démolie.

Cet exode, effectué par la route sous les rafales de mitrailleuses établies vers la crête 317, au sud de Beaumont, coûte cher. Le lieutenant-colonel passe ; le commandant Peyrotte aussi, mais le médecin-major Aubertin, un jeune homme d'un magnifique courage qui, déjà atteint d'une balle à la cuisse, continuait sa mission auprès des blessés, est frappé d'une balle au cœur. L'aumônier, l'abbé Roux, reçoit une balle dans la cuisse ; 8 coureurs ou cyclistes et avec eux le maréchal des logis Meunier, chef des éclaireurs, et le caporal infirmier Gaillard sont plus ou moins grièvement blessés. Mais l'opération est fructueuse : on trouve dans le nouveau P.C. 90000 cartouches qui avaient échappé aux recherches. Les munitions se font rares : cet appoint va permettre de tenir encore.



Front le 24 février à 18h00

A 18 heures, pourtant, comme la nuit venait, en dépit du prolongement d'une accalmie angoissante et lourde de menaces, il parut bien que la fin approchait. L'air était empesté par les obus lacrymogènes ; au nord, la lutte continuait dans le bois, silencieuse, à la baïonnette et au couteau ; à l'ouest, les débris de la compagnie Schmidt (5e), de plus en plus clairsemés, ne maintenaient plus que très difficilement l'ennemi cherchant à déboucher de la crête d'Anglemont. Tout à coup, deux compagnies allemandes sortent de Beaumont en poussant des hurrahs, bousculent les quelques zouaves restant de la compagnie Cordier et atteignent la route. Cette fois la retraite est coupée.

Le lieutenant-colonel de Pirey et le commandant Peyrotte, sans un mot, brûlent leurs papiers personnels et tous les documents que contenait le P.C. Puis, le commandant Peyrotte, aidé du capitaine Pertuis et du lieutenant Ronjod, rallie quelques débris de toutes les compagnies du détachement : au total une soixantaine d'hommes, fait sonner la charge par un clairon encore valide, et le long du chemin d'Anglemont, à la tête de cette poignée de braves, se jette au devant de l'ennemi.

Geste instinctif, pour bien finir. Contre toute attente, l'ennemi s'arrête, intimidé. Il ne tire même pas, et il reflue.

Bien mieux, ignorant le degré d'épuisement des nôtres, il ne renouvellera pas ses tentatives, car ses pertes, à lui aussi, sont lourdes. En outre, la sonnerie claire de la charge et les salves exécutées maintenant correctement par nos soldats, pour économiser les munitions, lui ont prouvé que le moral des défenseurs du bois était intact.

(Extrait de l'historique du 60e RI :
Les Allemands sont arrêtés à notre droite, mais, à gauche, ils progressent en s'infiltrant sous bois. A un moment donné, vers 18h30, les zouaves se replient : la 6e et la 7e (à droite) vont être encerclées. Le capitaine Pertuis aperçoit le danger. Il fait mettre baïonnette au canon. La 7e imite le mouvement et répond à l'appel de son chef qui s'écrie : « A moi la 7e ! » Un clairon sonne la charge qui ne laisse pas d'impressionner l'ennemi en dépit des sons hésitants de l'instrument. Les Boches plient et les compagnies, se dégageant, reprennent leur position. Elles ouvrent un feu terrible, au point qu'à la longue les canons des fusils sont rougis par les tirs. On brûle toutes les cartouches des hommes, celles des morts et celles qu'on a trouvées sur place, encore les munitions d'un caisson qui a été envoyé d'urgence par l'officier adjoint, lieutenant Bourgeois.

On tire plus d'un demi-million de cartouches. La nuit même ne met pas un terme à la fusillade. L'ennemi cependant ne peut plus avancer.)

Une chance inespérée maintenait donc le chemin de Mormont ouvert encore pour quelques instants. A la faveur de l'obscurité, on pourrait s'y glisser. Le lieutenant-colonel de Pirey n'estime pas avoir le droit de profiter de cette circonstance ; son devoir est ici.

A minuit 25, il recevait le renseignement suivant porté par un agent de liaison hors d'état de parler, aveuglé par les gaz lacrymogènes et qui avait mis trois heures à venir de 240.

« 21 heures. Le commandant du 2e zouaves au colonel du 60e : Le colonel Bourgues, parti pour Belleville, a communiqué verbalement à l'agent de liaison du 273e de battre en retraite. Le commandant du 273e ne fait pas état de cet ordre, mais s'appuie sur le départ de la division de Louvemont et du reste du régiment qui s'y trouvait encore à 17 heures.
Le détachement du 273e battra en retraite sur Vacherauville. Le bois des Fosses est occupé par les Allemands, qui nous tournent également vers l'est. »

Qui était le colonel Bourgues ? Le lieutenant-colonel de Pirey l'ignorait, n'ayant pas été informé de la mort du colonel Vaulet. Ce renseignement, déjà vieux de quatre heures, lui

prouvait seulement que la présence de son détachement dans le bois Le Fays, au milieu des masses ennemies, peut-être bientôt sous le feu de notre artillerie, était sans utilité. Il décida donc de sauver les quelques 250 hommes qui lui restaient.

A 2h15, dans un brouillard de neige que l'obscurité rend encore plus opaque, les compagnies les moins engagées partent les premières et se glissent en silence sur le chemin de Mormont, les hommes à la file indienne, tenant le fourreau de leur baïonnette, la neige amortissant les pas. Le lieutenant-colonel de Pirey et le commandant Peyrotte sont en tête, guidant ce mouvement difficile.

La compagnie Schmidt (5e) ouvre la marche ; la compagnie de mitrailleuses Walbert suit ; puis la compagnie du 365e et la compagnie de zouaves. La compagnie Pertuis (6e) et les quelques hommes du lieutenant Ronjod (7e) sont restés en ligne, face à l'ennemi, prêts au sacrifice, pour sauver les camarades.

L'ennemi est à Mormont ; il accueille nos éclaireurs à coups de fusil. On se rabat vers l'est. Heureusement, la route de Vacherauville est libre, à hauteur de 240, et on passe. Vers 4 heures, on atteignait la côte du Poivre. Le bataillon Peyrotte avait perdu les deux tiers de son effectif.